

ÍRISZ RÉKA BÁNDI

La figure du génie faustien dans les œuvres de Nerval

À l'époque romantique, le culte du génie, du personnage supérieur aux membres médiocres de la société devient extrêmement répandu. Les mythes racontant l'histoire d'un « surhomme » (par exemple Prométhée, Don Juan, Faust, etc.) se placent au centre de l'attention des auteurs et du public. Si Nerval a été influencé par ces mythes, et en particulier par celui de Faust, c'est aussi parce qu'il sentait avoir établi avec le monde qui l'entourait le même type de relations que ces héros avec leur entourage. Bien qu'il s'agisse d'un mythe de héros, on ne peut définir ce personnage exemplaire que par rapport à une totalité dont il n'est qu'une partie. Nous sommes d'accord avec Jean Rousset, qui recommande de

traiter le personnage non comme un individu intéressant par lui-même, ni comme le représentant d'un type humain, mais comme nœud de relations, comme membre d'un réseau de forces qui se constitue par action et réaction ; il sera défini par ses rencontres, ses contacts, ses conflits avec les diverses figures qui, dans le scénario, le regardent, le poursuivent ou le fuient, le jugent, le condamnent¹.

De quoi la relation du héros à « la totalité » dépend-elle ? Le génie devient supérieur aux autres puisqu'il désire accomplir une action exceptionnelle que personne, jusque-là, n'a jamais accomplie. Dans le *Voyage en Orient*, Nerval distingue des génies bienfaisants et malfaisants. Les « [g]énies bienfaisants, auteurs de la plupart des conquêtes intellectuelles dont l'homme est si fier² » sont « [g]éants de l'intelligence, flambeaux du savoir, organes du progrès,

¹ « Comment parler du mythe de Don Juan » in *Mythes, images, représentations ; Afrique, Occitanie, Science fiction, Théâtre ; Actes du XIV^e congrès (Limoges, 1977, 1981) de la Société française de littérature générale et comparée* ; recueillis et présentés par Jean-Marie Grassin. Publication de TRAMES, *Collection Littérature Comparée*. Diffusion : Didier Érudition, Paris, p. 40.

² *Les Nuits du Ramazan, Œuvre complète*, Édition publiée sous la direction de Jean Guillaume et de Claude Pichois, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1984, t. II. (sigle utilisé pour cette édition : NPI II), p. 729.

lumières des arts, instruments de la liberté³ ». Ils sont pénétrés d'amour pour les autres, « [s]ensibles aux malheurs de l'humanité⁴ », « [s]upérieurs aux hommes, ils en seront les bienfaiteurs⁵ ». Les génies malfaisants sont les « maudits, les démons, les esprits du mal ». ⁶ Eux aussi sont en rapport actif avec l'humanité, mais, comme Méphisto, ils transmettent aux gens des savoirs que Dieu leur défendait d'apprendre.

Selon Nerval, auquel de ces deux groupes Faust appartient-il ? D'après son aspiration, ses intentions, il serait rangé parmi les génies bienfaisants ; pourtant, vu le résultat de ses actions (mort de Marguerite et de la famille de celle-ci ; mort de son fils, Euphorion ; meurtre de Philémon et de Baucis – victimes de ses constructions –, etc.), il devrait être classé dans le second groupe, parmi les génies causant du mal :

en demandant à l'enfer des secours que le ciel lui refusait, sa première pensée fut sans doute le bonheur de ses semblables, et la science universelle ; il espérait à force de bienfaits, sanctifier les trésors du démon ; et à force de science, obtenir de Dieu l'absolution de son audace, [...] c'est la pomme d'Éden, qui au lieu de la science et de la vie n'offre que la jouissance d'un moment, et l'éternité des supplices⁷.

Quoique les génies veuillent agir dans l'intérêt de l'humanité, finalement c'est leur génie qui les exclut de la société médiocre. Ils sont méconnus, incompris, souvent persécutés par leurs contemporains. C'est ce que Nerval constate dans le *Voyage en Orient* : ils « se verront l'objet de leurs dédains ; [...] méconnus durant leur séjour sur la terre, [...] soumis à des pouvoirs médiocres et vils, [...] supérieurs par leur âme, ils seront le jouet de l'opulence et de la stupidité heureuse. [...] eux seuls resteront esclaves, dédaignés, solitaires⁸. »

³ *Ibid.*

⁴ *Op. cit.*, p. 728.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*

⁷ *Œuvre complète*, Édition publiée sous la direction de Jean Guillaume et de Claude Pichois, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1989, t. I. (sigle utilisé pour cette édition : NPI I), p. 245.

⁸ *Les Nuits du Ramazan*, NPI II, pp. 728–729.

Nerval voit bien que pour les mortels il est difficile de comprendre l'état d'âme des génies. C'est pourquoi il leur propose de lire des livres qui révèlent les sentiments ou le fonctionnement de l'esprit des génies : « Si les mortels ne peuvent concevoir par eux-mêmes ce qui se passe dans l'âme d'un homme qui tout à coup se sent prophète, ou d'un mortel qui se sent dieu, la Fable et l'histoire du moins leur ont permis de supposer quels doutes, quelles angoisses doivent se produire dans ces divines natures [...]. Hakem arrivait par instants à douter de lui-même, comme le fils de l'homme au mont des Oliviers⁹. » Le sentiment du doute n'apparaît pas dans les Évangiles à propos de Jésus-Christ, c'est Nerval qui l'ajoute au sentiment de l'angoisse qui figure dans la Sainte Écriture. Bien que le doute apparaisse aussi dans le drame goethéen, ce sentiment est beaucoup plus accentué dans les œuvres de Nerval.

Dans les ouvrages de maints auteurs, nous pouvons découvrir des éléments autobiographiques. Nerval appartient au groupe d'écrivains qui revêt souvent leurs héros de leurs propres caractéristiques. Le sentiment du doute est l'un des sentiments essentiels et décisifs dans la vie de Nerval. Entre autres, c'est le doute qui a éveillé le sentiment du double dans l'âme de Nerval ; ce sentiment d'incertitude est à l'origine de la folie de Nerval, par conséquent de la folie de plusieurs héros-génies nervaliens. Nerval ne veut pas être qualifié de fou, disant qu'il ne faut pas confondre le statut du génie avec celui des fous, mais pour pouvoir se réintégrer dans la société qui ne le comprendra jamais, il est obligé de s'y résigner. Il a l'impression qu'on le classe parmi les mauvais esprits. Il s'en plaint dans une lettre écrite à Madame Alexandre Dumas :

comme il y a ici des médecins et des commissaires qui veillent à ce qu'on n'étende pas le champs de la poésie aux dépens de la voie publique, on ne m'a laissé sortir et vaquer définitivement parmi les gens raisonnables que lorsque je suis convenu bien formellement d'avoir été malade, ce qui coûtait beaucoup à mon amour-propre et même à ma véracité. Avoue ! avoue ! me criait-on, comme on faisait jadis aux sorciers et aux hérétiques, et, pour en finir je suis convenu de me laisser classer dans une affection définie par les docteurs et appelée indifféremment Théomanie ou Démonomanie dans le dictionnaire médical. À l'aide des définitions incluses dans ces deux articles, la science a le droit d'escamoter ou réduire au silence tous les prophètes et voyants prédits par l'Apocalypse, dont je me flattais d'être l'un ! Mais je me résigne à mon sort, et si je

⁹ *Op. cit.*, p. 548.

manque à ma prédestination, j'accuserai le docteur Blanche d'avoir subtilisé l'Esprit divin...¹⁰

Les médecins, les représentants de la science et les commissaires, représentants de l'État et de l'ordre public, ne sont pas les seuls à affirmer que Nerval est devenu malade mental. Ce qui l'exaspère le plus, c'est que la couche de la société dont l'opinion compte le plus pour lui, ses amis du monde littéraire, le considèrent aussi comme fou. Ils le prennent pour une sorte de génie semblable à ses héros (à l'exemple de l'acteur Brisacier que ses camarades tenaient aussi pour un aliéné). Désormais toute la société l'exclut et essaie de l'écartier à l'instar du héros goethéen et des génies romantiques. Il reproche ce comportement à l'un de ses amis, Jules Janin :

mes nombreux amis littéraires [...] presque tous avaient suivi votre exemple, et l'on s'était accordé à faire de moi une sorte de prophète, d'illuminé, dont la raison s'était perdue en Allemagne dans les épreuves des sociétés secrètes et dans l'étude des symboles de l'Orient. Il est arrivé de là que le ministère a cru me devoir placer, en qualité de littérateur convalescent et digne d'attention, dans l'aimable maison où vous me dites enfermé [...]. Quel dommage ! répète-t-on encore, la France a perdu un génie qui l'aurait honoré...¹¹

Pour démontrer que la folie de quelqu'un est relative puisqu'elle peut être réelle ou bien inventée par un groupe de gens, Nerval prend pour exemple, entre autres, le personnage de Hakem. Le peuple, qui vit une vie plus proche de la nature, croyant à la véracité des légendes et aux phénomènes inexplicables pour la science, juge le comportement de Hakem d'une façon différente des historiens : « cet illustre Hakem, que les historiens ont peint comme un fou furieux, mi-parti de Néron ou d'Héliogabale. Je comprenais bien qu'au point de vue des Druses sa conduite devait s'expliquer d'une toute autre manière¹². »

Nerval a pu voir qu'au Proche-Orient on regarde les fous d'un œil très différent des « Occidentaux ». C'est en voyageant dans le pays des Druses qu'il accepte d'être qualifié de *medjnoun* (pourtant, plus tard, en France, comme nous l'avons vu, il refusa d'être traité comme un fou) : « *Enté medjnoun* (es-tu fou ?) me dit-il [le cheikh Eschérazy]. – *Medjnoun*, dis-je, c'est le surnom d'un

¹⁰ *NPI I*, p. 1383.

¹¹ *Lettre à Jules Janin*, *NPI I*, pp. 1381–1382.

¹² *Druses et Maronites, Voyage en Orient*, *NPI II*, p. 525.

amoureux célèbre, et je suis loin de le repousser¹³. » L'une des significations de ce mot est l'amoureux parfait dont la maîtresse (Leïleh) était regardée par les Orientaux comme la plus belle et la plus chaste de toutes les femmes. Mais, séparés par leurs familles, Keïs (plus tard appelé *Medjnoun*) et Leïleh n'ont jamais pu s'unir. Leïleh a dû épouser un autre homme et lorsqu'elle est devenue veuve, et malgré sa chasteté il était déjà trop tard : *Medjnoun* était complètement aliéné¹⁴. L'histoire, qui est un peu pareille à celle de Francesco Colonna – histoire qui préoccupait aussi notre auteur –, rappelle à Nerval son propre sort. L'une des raisons de son déséquilibre mental est qu'il n'a jamais pu établir de relation amoureuse « normale », il reste ainsi symboliquement chaste. Il ne faisait que rêver de la femme la plus belle, comme Faust rêvait d'Hélène, qui était l'épouse de quelqu'un d'autre. Peut-être est-ce surprenant, mais son sort ressemble un peu à celui de Marguerite dans *Faust* qui, ayant perdu son amoureux, a perdu la raison. *Medjnoun* – mot qui tire son origine de *ginn* – signifie également un homme possédé par un esprit étranger, soit bon soit mauvais. C'est pourquoi les musulmans prennent souvent les fous pour des saints inspirés par l'esprit de Dieu¹⁵. Il est donc compréhensible que Nerval ait accepté d'être appelé *medjnoun* puisque ce mot désigne en même temps l'amoureux idéal et le génie qui est en relation avec la divinité.

Nerval ne cache pas qu'il aimerait bien vivre la vie de ses héros. Il préfère rêver ce monde dédoublé, illusoire, puisque c'est par là-même qu'il a la possibilité de devenir un génie créateur. Dans le passage suivant, il analyse les résultats possibles de l'action des héros, l'enjeu étant, comme dans le cas de Faust, l'amour assuré à jamais d'une femme ou la mort :

j'aime à conduire ma vie comme un roman, et je me place volontiers dans la situation d'un de ces héros actifs et résolus qui veulent à tout prix créer autour d'eux le drame, le nœud, l'intérêt, l'action en un mot. Le hasard, si puissant qu'il soit, n'a jamais réuni les éléments d'un sujet passable, et tout au plus en a-t-il disposé la mise en scène : aussi, laissons-le faire, et tout avorte malgré les plus belles dispositions. Puisqu'il est convenu qu'il n'y a que deux sortes de dénouements, le mariage ou la mort, visons du moins à l'un des deux...¹⁶

¹³ *Op. cit.*, p. 593.

¹⁴ Cf. *Notes et variantes, NPI II*, p. 1547.

¹⁵ Cf. la note précédente.

¹⁶ *Op. cit.*, p. 506.

Bien sûr, Nerval préférerait le mariage à la mort. Mais pour le génie, qui a une vocation à remplir à tout prix, l'amour pour la femme devient « la pierre d'achoppement¹⁷ ». Qu'il s'agisse d'une relation comme celle de Faust et de Marguerite – où le génie entraîne dans sa chute la femme innocente, puis reconnaissant sa faute, s'accuse – ou d'une relation comme celle de Faust et d'Hélène – où la possession de la Beauté parfaite rend le génie fidèle ; le présent certes lui suffirait, mais il doit accomplir sa destinée en arrivant au degré le plus haut de l'existence, en faisant quelque chose pour l'humanité –, la fin des aventures amoureuses n'est jamais heureuse pour le génie. Ce n'est pas l'amour qui apporte l'instant parfait tant désiré par Faust, et ce n'est pas la source du bonheur suprême pour les héros de Nerval – pas plus d'ailleurs que pour Nerval lui-même. (Cf. encore plus tard les chapitres consacrés aux figures féminines.)

Mais si le génie n'a plus de femme fidèle et raisonnable auprès de lui, son activité créatrice peut facilement devenir destructrice même si, en principe, il est de bonne volonté. Faust rejette les gens quand il n'a plus besoin d'eux : « de Marguerite à Philémon et Baucis ; c'est apparemment le meurtre de ces derniers qui le conduit, par une sorte de dégoût, à renoncer à tout recours à la magie, et donc à accepter de n'être plus qu'un homme [...] enfin et non plus le faux héros aux pouvoirs chimériques !¹⁸ » Dans ce contexte, André Dabéziès appelle "faux héros" le mauvais génie qui se sert des forces de la magie, et simplement "hommes" le bon génie refusant l'aide des pouvoirs infernaux. Pour pouvoir devenir bon génie après avoir été mauvais génie, Faust doit subir une série d'épreuves, sortes de résurrections : subir la détresse liée à la perte de Marguerite, descendre aux enfers pour y retrouver Hélène, subir la disparition d'Hélène et de son fils, Euphorion ; finalement se ressouvenir de Marguerite et avoir ainsi des remords purificateurs pour pouvoir se retrouver et faire le premier pas sur la voie du salut.

Le vieux Faust, aveugle, est finalement plus apte à « voir » l'essentiel de la vie. À l'instar de beaucoup de grands héros âgés de la littérature (par exemple le

¹⁷ Expression de M. Marache, *Préface au Faust et le second Faust* de Goethe, Classiques Garnier, Bordas, 1977, p. XXII.

¹⁸ André Dabéziès, *Les structures du drame de Goethe*, Europe, 1997, n° 813–814, p. 52.

roi Lear, Œdipe, etc.), Faust, ayant perdu la vue, voit les choses plus clair. Les héros nervaliens subissent souvent un changement semblable, mais au lieu de devenir non-voyants, ils deviennent fous. Cet état permet également au génie de se séparer du monde qui l'entoure, de mieux observer son for intérieur, de devenir plus lucide, de voir l'essentiel de ce que les autres, les « normaux », ne seront jamais aptes à voir puisqu'ils ne sont pas capables de sombrer dans les gouffres de l'intérieur de leur âme.

À la lumière de cette clarté intérieure, le héros goethéen a finalement trouvé ce qu'il cherchait :

[A]yant accompli toutes ses pensées, et n'ayant plus un seul désir, le vieux docteur entend sans effroi sonner sa dernière heure, et son aspiration suprême tend à Dieu, qu'il avait oublié si longtemps. Son âme échappe donc au Diable, et l'auteur semble donner pour conclusion que le génie véritable, même séparé longtemps de la pensée du ciel,¹⁹ y revient toujours, comme au but inévitable de toute science et de toute activité¹⁹.

C'est la conclusion de Nerval pour clore son *Introduction* à la traduction des deux *Faust*. Est-ce aussi la pensée exacte de Goethe ? Parmi les diverses interprétations possibles à la conclusion du drame goethéen²⁰, Nerval choisit celle qui suggère le retour du génie à Dieu : le salut final du héros. Et cette rédemption n'est possible qu'au prix du sacrifice de l'amoureuse perdue, celui de Marguerite dans le *Faust* de Goethe. L'idée de la rédemption ou de la damnation du génie (comme conséquence de ses actes) réapparaît dans plusieurs œuvres de Nerval, mais la perspective de la rédemption chrétienne rappelant la fin du *Faust* de Goethe n'apparaît explicitement que dans *Aurélia*.

ÍRISZ RÉKA BÁNDI

¹⁹ *Introduction au Faust et le second Faust, NPI I*, p. 511.

²⁰ Dans cette *Introduction* Nerval se plaint aussi du caractère souvent abstrait de la pièce de Goethe : « En terminant cette appréciation des deux poésies de Goethe, nous regrettons de n'avoir pu y répandre peut-être toute la clarté désirable. La pensée même de l'auteur est souvent abstraite et voilée comme à dessein, et l'on est forcé d'en donner l'interprétation plutôt que le sens. » (ibid.)

Université Eötvös Loránd, Budapest
Courriel : cinkler@tmit.bme.hu